



## Études de stylistique anglaise

1 | 2010  
À l'horizon

---

# Deleuze lit Dickens

Jean-Jacques Lecercle

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/2654>

DOI : 10.4000/esa.2654

ISSN : 2650-2623

### Éditeur

Société de stylistique anglaise

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 139-148

ISSN : 2116-1747

### Référence électronique

Jean-Jacques Lecercle, « Deleuze lit Dickens », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 1 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2018, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/2654> ; DOI : 10.4000/esa.2654

---

Études de Stylistique Anglaise

# DELEUZE LIT DICKENS

*Jean-Jacques Lecercle*

*Université Paris Ouest - Nanterre La Défense, EA 370, CREA*

**Abstract:**

The essay is a commentary of the close reading that Deleuze, in his last published essay, « Immanence : a life... », practices on a passage from *Our Mutual Friend*. To what extent does this reading go beyond the mere illustration of philosophical concepts and concerns the practice of stylistics? Deleuze's reading is compared with another reading of Dickens's novel, the review written by Henry James. The essay concludes by proposing a number of theses on the "strong reading" of a literary text by a philosopher.

**Keywords:** Deleuze, Dickens, Immanence, James, life, strong reading, style, transcendental, Virtual

Dans deux communications devant la *Société de Stylistique*, j'ai tenté de construire une stylistique deleuzienne, à partir des concepts, élaborés par le philosophe, d'agrammaticalité et de style (Lecercle 2008a, 273-86), et de singularité et de problème (Lecercle 2008b, 21-32). Il s'agissait de mettre les concepts à l'épreuve des textes, littéraires et picturaux : exercice de mise au travail de concepts philosophiques opéré non par le philosophe lui-même, mais par le stylisticien qui l'a lu. Mais que se passe-t-il quand Deleuze lui-même lit des textes littéraires ?

Il n'est plus besoin d'insister sur l'intérêt que le philosophe portait à la littérature. Il a consacré un livre entier à Proust, deux fois remis sur le métier (1964), un autre à Lewis Carroll et Stephen Crane autant qu'aux Stoïciens (1969). Une concordance des allusions à des textes littéraires dans ses œuvres complètes comporte 279 entrées, de la série noire à Gherasim Luca, de Romain Rolland à Pascal Quignard (Drouet 2007). La culture littéraire de Deleuze (on se souviendra de sa passion pour la littérature anglo-américaine, au point d'en célébrer la « supériorité ») est aussi vaste qu'est profond son intérêt philosophique pour les textes de la littérature. Reste à se demander, au-delà de

la construction d'un concept de style dans l'essai « Bégaya-t-il » (1993, 135-143), ce qu'il fait exactement quand il lit ces textes, et si sa pratique peut inspirer en quelque façon le critique littéraire et le stylisticien. Car la plupart de ces lectures sont des macrolectures, organisées autour d'un concept dont elles aident à la construction, le signe chez Proust et le paradoxe chez Carroll, tout comme l'expression chez Spinoza ou le pli chez Leibniz. Que se passe-t-il donc lorsque Deleuze se livre à ce qui intéresse le stylisticien, une microlecture ?

Il y a quelque chose de pathétique et de touchant à lire les derniers mots d'un grand philosophe. L'article de Deleuze, « L'immanence : une vie... », fut publié quelques semaines avant sa mort, et il faut résister à l'envie de donner du dernier mot de ce titre, et surtout des trois points qui le suivent et qui achèvent mais refusent de finir une œuvre, une interprétation biographique (2003, 359-363). Qui plus est, l'article peut se lire comme un compendium de la philosophie de Deleuze : le ET de la série opposé au EST de l'identité ; le champ transcendantal opposé à la représentation empirique : une forme de conscience a-subjective, pré-réflexive et impersonnelle, une conscience sans sujet ni objet (Deleuze revient toujours à l'essai de Sartre sur la transcendance de l'ego) ; un plan d'immanence. Arrivé à ce point, et avant que la chaîne des concepts ne se poursuive en évoquant l'événement, le devenir, les singularités et le virtuel (l'article est en réalité un fragment d'un ouvrage projeté sur le concept de virtuel), Deleuze introduit une illustration, et lit une page de Dickens. Voici le texte :

Qu'est-ce que l'immanence ? une vie... Nul mieux que Dickens n'a raconté ce qu'est une vie, en tenant compte de l'article indéfini comme indice du transcendantal. Une canaille, un mauvais sujet méprisé de tous est ramené mourant, et voilà que ceux qui le soignent manifestent une sorte d'empressement, de respect, d'amour pour le moindre signe de vie du moribond. Tout le monde s'affaire à le sauver, au point qu'au plus profond de son coma le vilain homme sent lui-même quelque chose de doux le pénétrer. Mais à mesure qu'il revient à la vie, ses sauveurs se font plus froids, et il retrouve toute sa grossièreté, sa méchanceté. Entre sa vie et sa mort, il y a un moment qui n'est plus que celui d'une vie jouant avec la mort. (2003, 361)

A ce moment du texte de Deleuze intervient une note, qui renvoie à l'édition de la Pléiade de *Our Mutual Friend*. Cette « lecture » de Dickens a donc les caractéristiques suivantes, qui ne manqueront pas d'inquiéter le critique littéraire et le stylisticien : le texte lui-même n'est pas cité, et sa constitution linguistique et matérielle importe peu, puisque la référence qui y est faite est à une traduction ; on ne peut pas dire non plus que l'intrigue ou la structure narrative du texte aient une quelconque importance, et le nom du personnage en question n'est même pas mentionné ; la référence au texte littéraire semble être là à titre d'illustration d'un concept philosophique, celui d'« immanence », qui est le premier mot de ma citation ; et le terme de vie pourrait bien être pour nous ce que les anglais appellent un *danger word*, un

terme trop vague ou trop peu pertinent pour faire partie de notre métalangue. Il apparaît donc que rien de ce qui préoccupe le critique littéraire ou le stylisticien n'intéresse le philosophe, sauf peut-être en ce que un marqueur grammatical, l'article indéfini, y est caractérisé comme « indice » d'un concept, le concept de transcendantal. Mais en fin de compte, si un texte est effectivement évoqué, il n'en est guère donné une explication (de texte). La question se déplace donc : y a-t-il dans cette lecture quelque chose que le stylisticien puisse sauver ? Pour y répondre, le mieux est de se reporter au texte de Dickens, puisque cette lecture philosophique a au moins une caractéristique qui peut nous intéresser : c'est la lecture d'un passage déterminé, aisément identifiable.

Le troisième chapitre de *Our Mutual Friend* ((1864-5) 1971) est un curieux chapitre, un moment d'arrêt dans la diégèse : son seul intérêt semble être d'annoncer la mort par noyade du méchant, qui, dans ce chapitre, manque de se noyer, ce qui entraîne chez lui l'illusion, soutenue par la stupidité du proverbe, qu'ayant une fois échappé à la noyade, il ne pourra plus périr noyé (et c'est naturellement ainsi qu'il périt, assassiné par le maître d'école criminel). Donc Riderhood, le méchant, manque de se noyer lorsque son esquif est coulé sur la Tamise dans une collision avec une barge à vapeur. On le ramène sur la rive et, non sans quelque difficulté, un médecin le ramène à la vie. Voici comment Dickens décrit la scène :

The doctor-seeking messenger meets the doctor halfway, coming under a convoy of police. Doctor examines the dank carcase, and pronounces, not hopefully, that it is worth while trying to reanimate the same. All the best means are at once in action, and everybody present lends a hand, and heart and soul. No one has the least regard for the man; with them all, he has been an object of avoidance, suspicion, and aversion; but the spark of life within him is curiously separable from himself now, and they have a deep interest in it, probably because it is life, and they are living and must die. (503)

On voit que la lecture de Deleuze est fidèle à l'esprit du texte, même si elle en ignore la lettre. Riderhood, qui est entre la vie et la mort, n'est plus une personne ni même un personnage, ce n'est plus qu'une vie, une vie impersonnelle et pourtant singulière, « une » vie, et les autres personnages, qui méprisent Riderhood pour la canaille qu'il est, traitent cette vie avec la tendresse et le soin (« care ») qu'elle mérite, ce qui n'a rien à voir avec la « personne » qui la porte. Nous sommes bien dans un moment d'entre-deux : avant, Riderhood était une canaille, traitée comme telle par la communauté (on lui avait interdit de remettre les pieds dans le pub où il est soigné par le docteur) ; après, une fois revenu à la vie, c'est de nouveau une canaille, et il se comporte comme on peut s'y attendre : il insulte ceux qui l'ont sauvé, et poursuit sa vie d'escroqueries et de crimes. Dans cet entre-deux, il n'y a plus ni temps ni espace, même diégétiques. Nous sommes dans un champ

transcendantal, que marque effectivement l'article indéfini, un champ de virtualités réelles mais non actualisées: non pas *la* vie, la vie en général ou celle de Riderhood en particulier, mais *une* vie, celle d'une personne qui n'est plus déterminée en tant que personne, mais qui constitue néanmoins une singularité déterminée. Soudain, dans ce moment d'entre-deux, une vie est apparue, qui vaut la peine qu'on lutte pour elle, et c'est pourquoi, dans ce pub, ils luttent tous pour sauver la vie d'un homme qui ne mérite pas de vivre. Et cette vie a les caractéristiques suivantes : elle est impersonnelle, singulière, libérée des accidents de la vie extérieure ou intérieure de la personne, car elle n'a ni sujet ni objet. C'est ce que Deleuze appelle une héccété, singulière mais non individuelle (et son porteur a provisoirement perdu son nom, et toutes ses caractéristiques individuelles : ce n'est plus que « *a man* » ou « *a dank carcass* ») ; cette héccété est neutre, par delà le bien et le mal, non plus la vie d'un individu mais « la vie singulière immanente à un homme qui n'a plus de nom, bien qu'il ne se confonde avec aucun autre. » (2003, 362)

On pourrait aisément considérer que la lecture de Deleuze est un forçage du texte de Dickens, qui impose à un texte littéraire qui n'en peut mais une pléthore de concepts abstrus (héccété, plan d'immanence, champ transcendantal), qui l'étouffent. On pourrait donc plutôt considérer que, dans ce passage, Dickens est simplement en train, par une forme d'ironie dramatique, de préparer la résolution de son intrigue, puisque Riderhood finira noyé, entraîné dans la mort par le maître d'école criminel, ou encore qu'il porte un jugement moral, dont il est coutumier, sur son personnage, en ce que Riderhood, qui n'éprouve aucune gratitude pour ceux qui lui ont sauvé la vie, n'est digne d'aucune rédemption, et finira par avoir ce qu'il est en train de mériter. Mais s'en tenir à ces considérations triviales serait une erreur : notre philosophe n'a que faire de la lecture banale que je viens d'esquisser, et il est sensible à des aspects du texte que personne n'a aperçus avant lui, et qui, une fois aperçus, comme pour un mot d'esprit enfin compris, ou le point de capiton lacanien qui donne rétroactivement sens à la séquence de signifiants, s'imposent : des aspects du texte qui nous permettent de comprendre pourquoi ce chapitre est une parenthèse dans le déroulement de l'intrigue, et qui rendent la lecture par moi esquissée non seulement banale mais peu convaincante.

Si nous nous reportons au passage cité, nous devons être frappés par le contraste entre le ton sarcastique du début, et celui de la dernière phrase, où le texte se fait sérieux, un sérieux que l'on a envie de qualifier d'éthique. C'est sur le ton de cette phrase, où la verve dickensienne se fait soudain grave, que Deleuze fonde sa lecture (même s'il ne la cite pas : sa lecture du texte est donc précise) : le champ transcendantal convoqué par l'article indéfini dans la lecture de Deleuze, « *une* vie », l'est dans le texte de Dickens par l'incise causale, avec cette emphase sur la copule : « probably because it *is* life » – la

simple vie, pas même la vie nue d'Agamben, qui est encore prise dans l'empirie. Et vous aurez noté ce « spark of life » frankensteinien, qui est décrit comme séparable de la personne qui en est le porteur : non une personne mais une vie, une héccéité a-subjective, pré-réflexive et impersonnelle, une singularité, bref non plus Riderhood mais une vie.

Ce type de lecture ressemble plus à une traduction (du texte dans un langage théorique qui lui est extérieur) qu'à ce qu'on entend d'habitude par une interprétation (contribution des mots du passage à la construction de l'intrigue, des personnages, d'une atmosphère ; dissémination des signifiants et filage des codes barthésiens – je fais bien sûr allusion à *S/Z*). Je pense néanmoins que, bien que semblant voir le texte à travers un télescope, cette lecture est fidèle au texte. Pour s'en convaincre, il suffit de la comparer à une autre lecture, bien plus célèbre, de *Our Mutual Friend*, celle qu'en donna Henry James dans son compte rendu du roman, et qui n'est pas tant une lecture qu'une démolition, de Dickens en général et de ce roman en particulier. Voici le célèbre début de cet assassinat : « *Our Mutual Friend* is, in our perception, the poorest of Mr Dickens's works. And it is poor with the poverty not of momentary embarrassment, but of permanent exhaustion. » (1968, 31-35) Les critiques qu'Henry James fait au roman sont systématiques et dévastatrices : c'est une écriture dénuée d'affect, sans nulle fidélité à la nature, guère autre chose que « a bundle of eccentricities » (1968, 32) ; il n'y a aucune humanité dans les personnages, dont aucun ne renvoie à un type identifiable : « the people [...] have nothing in common with each other, except the fact that they have nothing in common with mankind at large ». (1968, 33) La conséquence est que Dickens donne l'image d'un romancier superficiel, et qu'en particulier il n'est pas philosophe, point qui ne peut nous laisser indifférents. La tâche du vrai romancier, qui lui est philosophe, est de « know *man*, as well as men » (1968, 35) : la grandeur d'un texte tient à cette capacité de généralisation.

La lecture de Deleuze est entièrement différente. Contrairement à Henry James, il nous montre que Dickens, dans le passage qu'il lit, est meilleur philosophe que son critique, en ce que précisément il se situe en dehors de l'image dogmatique de la pensée à l'intérieur de laquelle la conception que James se fait du philosophe (et par voie de conséquence du romancier) se situe. Dickens dans ce passage ne traite pas le roman comme une forme canonique de représentation (de la Nature, de l'Homme, avec des majuscules), avec les généralisations que cela implique (le « *man* » souligné qui est pour James ce que le romancier et le philosophe doivent viser). Dickens apparaît ici comme un philosophe des singularités, celui qui capture événements et héccéités, un explorateur des surfaces (du plan d'immanence) plutôt que des profondeurs de la nature humaine. Selon les termes de Deleuze, on pourra opposer *l'humour* de Dickens, cet art des surfaces, à *l'ironie* de James, qui envisage l'humanité

depuis les hauteurs des abstractions morales et philosophiques (ainsi, le choix par Deleuze de l'article indéfini, « *une* vie », ne renvoie pas seulement au concept de singularité, mais aussi à une forme d'empirisme à laquelle Deleuze, lecteur de Hume, n'a jamais cessé d'adhérer). Lire le roman de Dickens depuis ces hauteurs abstraites, comme le fait James, ne peut que conduire à l'assassinat que constitue son compte rendu.

On nous objectera que Deleuze ne lit qu'un bref passage, pas même un chapitre entier, alors que James rend compte de tout le roman. Cette objection tombe, car nous nous rendons vite compte que le passage choisi par Deleuze n'est pas innocent : c'est une excellente porte d'entrée dans le roman, qui nous permet de prendre conscience de la grandeur de ce texte, qu'Henry James rate. Car ce roman n'est pas animé par un sens de la caricature ou du grotesque, comme James le prétend (1968, 33), mais par l'humour, cette opération littéraire qui capture la circulation de l'événement, à la surface des choses, la force impersonnelle du virtuel qui produit par actualisation personnages et accidents (et cette vie unique mais virtuelle se mêle comme un brouillard au personnage de Riderhood, qui en émerge, et, le temps d'un entre-deux, y revient). Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons comprendre la grandeur de la première scène du roman dans laquelle le fleuve, la Tamise, ce flux impersonnel de vie, est plus important que les figures humaines qu'il entraîne dans son courant, souvent littéralement (on se souvient que dans les premières pages, deux personnages, le père et la fille, recherchent sur le fleuve les cadavres des noyés, dont ils tirent leurs revenus).

Il est temps de faire le bilan de la lecture de Dickens par Deleuze. Au premier abord, nous l'avons vu, elle a tout pour inquiéter le stylisticien : c'est une lecture à distance, au télescope. Distance de la traduction, qui efface le signifiant de la langue du texte ; distance de l'extraction d'une scène unique, sur laquelle le philosophe zoome, mais qui est séparée par cette extraction du reste du texte et de l'intrigue – il est significatif à cet égard que si la scène de Dickens est centrée sur le corps de Riderhood, que les autres personnages essaient de maintenir en vie, Deleuze ne mentionne même pas son nom : *une* vie, ce n'est pas *cette* vie là. En réalité, ce que Deleuze décrit dans cette scène, ce n'est pas une scène, prise dans le déroulement de la diégèse, même s'il s'agit d'un moment de stase qui échappe à la dynamique de l'intrigue, c'est un entre-deux (« entre la vie et la mort », dit son texte), qui se situe sur un autre plan que celui du déroulement des incidents actualisés dans l'intrigue : le plan de l'événement, précisément.

Et cet entre-deux, qui échappe à l'intrigue et n'est plus peuplé par des personnages, est peuplé néanmoins, mais de concepts, ce qui inquiète le stylisticien et lui fait craindre que le texte ne devienne simple prétexte au déroulement des concepts du philosophe, dans leur articulation en forme de

problématique ou de système. Cet entre-deux ne serait alors qu'une figure du champ transcendantal : il n'est pas transcendant, ne se situe pas dans les hauteurs de l'abstraction et de l'ironie, mais colle à la surface, lieu d'un événement, ce brouillard qui circule sur les états de choses mais ne les surplombe pas. *Une* vie, luttant avec la mort, ce n'est pas *la* vie, dans le ciel des idées platoniciennes. Et ce n'est pas non plus un personnage, représentation d'une personne : c'est une héccéité, singularité impersonnelle, a-subjective, pré-réflexive. Bref, cet entre-deux est celui du virtuel, aussi réel que ses actualisations, auxquelles il s'attache (ce sont les actualisations de cette réalité virtuelle) sans les surplomber : il n'y a qu'un seul plan, ce que Deleuze appelle un plan d'immanence. On voit en quoi le dernier article de Deleuze récapitule l'essentiel de ses concepts, et l'on voit à quoi Dickens lui sert, ce qui risque de n'avoir pas grand-chose à voir avec la littérature.

Mais un tel jugement serait injuste, et la lecture de Deleuze doit intéresser le stylisticien en ce qu'elle n'est pas seulement une lecture au télescope mais également au microscope : une microlecture autant qu'une macrolecture. Je suis frappé par le fait que, si l'on se reporte au passage lu, la lecture de Deleuze se fonde sur des indices très ténus, et qui impliquent une grande attention au texte : un changement de ton (du sarcastique au sérieux) et, dans la traduction, un jeu grammatical sur un article, qui correspond, comme on l'a vu, dans le texte original à un jeu sur l'emphase inattendue placée sur la copule (« it is life »). Et l'on notera que dans le texte anglais le ton sarcastique est porté par une utilisation de l'article zéro là où on attendrait un article défini (on passe de « meets the doctor half way » à « doctor examines the dank carcass »). Et que l'emphase sur la copule singularise le nom qui suit, et dont l'article zéro (« life ») ne peut plus recevoir simplement sa valeur habituelle de renvoi à la notion (la vie en général), ce qui justifie le coup de force de Deleuze (ou du traducteur) qui introduit un article indéfini – on aurait presque envie de donner de cet article zéro une interprétation partitive (c'est *de la* vie plutôt que *la* vie en général).

Ce que la lecture de Deleuze, qui se situe donc au plus près du texte, opère, c'est un déplacement d'un système grammatical (celui des articles) à un système philosophique. Alors, l'opposition spécifique/ générique, qui caractérise le système des articles passe dans l'opposition philosophique entre le transcendantal et l'empirique ; alors la tripartition des valeurs entre le renvoi à la notion, l'extraction et le fléchage devient l'opposition entre le virtuel et l'actuel. Et ce déplacement interpelle le stylisticien, car il nous fait passer du système grammatical, de la langue au sens de Saussure, à son actualisation dans le texte littéraire, dans lequel les valeurs du système sont certes convoquées ou actualisées, mais aussi toujours déplacées (là est la littérarité de la littérature, en tant qu'elle se nourrit de ce que j'ai naguère appelé le « reste »).



Je voudrais pour conclure tenter une généralisation et faire de cette micro- et macrolecture de Deleuze un exemple de ce que j'ai ailleurs cherché à capturer sous le terme de « *strong reading* », la lecture « forte », qui caractérise une vraie lecture du texte de la littérature, mais une lecture pratiquée par le philosophe, d'un point de vue philosophique (2010). Pour aller vite, je propose de construire le concept en lui attribuant six caractéristiques. La généralisation est bien sûr fondée sur beaucoup plus que l'interprétation de ce passage : sur la totalité du corpus des lectures littéraires chez Deleuze et Badiou.

La première caractéristique est que ce genre de lecture prend le contre-pied de la lecture doxique. Son objectif est de forcer le texte pour forcer le lecteur à penser : chez Deleuze, la pensée est toujours le résultat d'une forme de violence. Dans notre lecture, l'interprétation doxique est représentée par le compte rendu de Henry James, ou par mon interprétation banale de la scène. Et lorsque Deleuze lit Proust, ce n'est pas pour y découvrir le thème attendu de la mémoire mais celui, inattendu, de l'apprentissage. De même, Badiou lit en Beckett un auteur comique, ce qui ne tombe pas sous le sens.

La seconde caractéristique inscrit ce forçage de la pensée sous la forme de l'extraction d'un problème. C'est bien ainsi que la lecture du passage de Dickens se présente : pourquoi diable les participants à cette scène ont-ils pour ce gredin dont personne ne déplorera le trépas toutes ces attentions ? Cette question pose le problème non de la morale chrétienne, celui de l'assistance à une personne en danger, mais bien celui de la vie, la vie impersonnelle d'un homme qui a perdu toutes ses qualités et se trouve réduit à *une* vie.

La troisième caractéristique passe de l'extraction d'un problème à la formulation du concept qui l'incarne. Ici l'on passe de la vie, phénomène empirique dont chacun fait l'expérience (comme le dit la dernière phrase du passage, « *they are living and must die* »), au concept d'immanence : la vie, c'est le nom phénoménal ou empirique du plan d'immanence. Le titre de l'article de Deleuze inscrit donc et le concept et le problème qu'il traite, et l'on comprend enfin la conjonction, d'apparence bizarre, de ces deux termes : l'immanence, une vie.

La quatrième caractéristique est la capacité d'une telle lecture à s'étendre et à persister. Le problème pertinent, et le concept juste qui, étymologiquement, le saisit, ne s'évanouissent pas une fois qu'ils ont été, respectivement, extrait et construit. Ils persistent et s'étendent. Ainsi, la lecture deleuzienne de Proust fut deux fois remise sur le tapis, et deux fois augmentée et développée. Ainsi, l'analyse de notre scène, une fois apparue, renouvelle notre interprétation de l'ensemble du roman, et en particulier elle nous permet de mieux comprendre sa célèbre ouverture, la recherche des cadavres de noyés sur la Tamise.

La sixième et dernière caractéristique est que ce genre de lecture, parce qu'elle est forte et provocante, incite à une contre lecture. Le critique littéraire,

par exemple, ne peut pas lire les interprétations que Badiou donne de Mallarmé sans s'offusquer. En ce qui concerne notre scène, une fois le moment de la sidération passé, une fois l'extension et la persistance de la lecture acceptée, ce que le problème et son concept laissent de côté fera retour, et exigera explication : car bien entendu, la lecture immanentiste de Deleuze ignore délibérément de multiples aspects du texte, et le lecteur ne tardera pas à se souvenir que Riderhood a un nom et qu'en l'occurrence une vie est aussi cette vie-là, cette héccéité une personne, avec un rôle dans la diégèse. L'avantage de cette lecture est qu'elle provoque, c'est-à-dire engage l'interminable chaîne des interprétations. Autrement dit, la lecture philosophique est pour le stylisticien une aubaine : elle lui fournit un cadre avec et contre lequel se construire.

### Bibliographie :

- DELEUZE, G, (1964) 1970. *Proust et les signes*, Paris, PUF.
- , 1969. *Logique du sens*, Paris, Minuit.
- , 1993. « Bégaya-t-il », *Critique et clinique*, Paris, Minuit.
- , 2003. « L'immanence : une vie... », *Deux régimes de fous*, Paris, Minuit.
- DICKENS, C, (1864-5) 1971. *Our Mutual Friend*, London, Penguin.
- DROUET, G, 2007. « Index des références littéraires dans l'œuvre de Gilles Deleuze », B. Gelas & H. Micolet (dir.) *Deleuze et les écrivains*, Nantes, Cécile Defaut.
- JAMES, H, 1968. « Our Mutual Friend », in *Selected Literary Criticism*, Harmondsworth, Penguin.
- LECERCLE, J-J, 2008a. « La stylistique deleuzienne et les petites agrammaticalités », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 30, Numéro spécial *La grammaire et le style*. Paris, Atelier Intégré de Reprographie.
- , 2008b. « Pour une stylistique des singularités », *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 31, Paris, Atelier Intégré de Reprographie.
- , 2010. *Badiou and Deleuze Read Literature*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2010.